

L'Ecole des dictateurs

Ignazio Silone

La Lenteur, octobre 2025

244 pages, 20 €

Ignazio Silone n'est pas seulement l'un des fondateurs, à l'âge de 21 ans, du Parti communiste italien (PCI), c'est aussi l'un des plus grands romanciers du siècle. Surveillé de près par la police fasciste, il fuit l'Italie en 1928 pour lui échapper, fait des missions pour l'URSS mais devient vite opposant à Staline, prenant le parti de Trotski, et se réfugie en Suisse en 1930. Exclu du PCI l'année suivante, il va se consacrer désormais à la littérature et connaître le succès dès son premier roman, *Fontamara*, publié en 1933, qui va connaître un succès planétaire.

Il s'agit ici, dans *L'Ecole des dictateurs*, écrit en 1938, d'une réflexion sur le pouvoir à laquelle l'auteur donne une forme littéraire originale, un dialogue philosophique en forme de pièce de théâtre, à la fois pamphlet et fable compte tenu de sa tournure ironique. Il met en scène trois personnages : d'un côté un jeune apprenti dictateur américain qui voyage incognito sous le pseudonyme de monsieur Double Vé, et son compatriote et conseiller idéologique, le professeur Pickup, inventeur de la « *pantautologie* », qui sont venus chercher en Europe le meilleur moyen de doter leur pays d'un régime totalitaire pour le délivrer enfin de la liberté. De l'autre, un réfugié antifasciste rencontré à Zurich, connu sous le nom de Thomas le Cynique, dont l'expérience leur paraît digne d'intérêt, espérant par son enseignement découvrir la meilleure méthode à employer pour s'emparer du pouvoir. Celui-ci va accepter de les instruire sur les circonstances et le procédé utilisé par Mussolini, décrivant le fascisme comme « *une contre-révolution contre une révolution qui n'a pas eu lieu* ».

Il s'agit d'une analyse historique



très éclairante sur les faiblesses qui menacent la démocratie, la tendance au conformisme dans les sociétés de masse, qui inspirera Orwell, le fascisme ayant su parfaitement « *se servir de la légalité démocratique pour la détruire* ». Leçon à méditer car aucune dictature n'a jamais eu de difficulté à trouver des administrateurs...

Jean-Jacques Gandini,

LDH Montpellier

L'homme qui lisait des livres

Rachid Benzine

Julliard, août 2025

128 pages, 18 €

Rachid Benzine est né au Maroc en 1971 et est arrivé en France à l'âge de 7 ans. Il se fait d'abord connaître en lançant, avec le père Delorme, le dialogue islamo-catholique aux Minguettes, travail qui donne lieu à un premier ouvrage, *Nous avons tant de choses à nous dire* (1998). Plus tard, il écrira notamment *Lettres à Nour* (2019)⁽¹⁾, *Le Silence des pères* (2024) et *Voyage au bout de l'enfance* (2022). Dans ce dernier ouvrage, l'auteur donne la parole à l'un de ces enfants emmenés en Syrie par des parents français convertis à l'islam et qui ont décidé de rejoindre Daesh.

Dans *L'Homme qui lisait des livres*, le personnage principal s'est depuis longtemps réfugié dans les livres. Il les a entassés dans sa boutique, une pauvre librairie dans un quartier dévasté de Gaza. Un photographe français va écouter le vieux libraire lui raconter son histoire. A travers les propos de Nabil, c'est toute l'histoire de la Palestine qui défile.

Le vieil homme est né en 1948, près de Haïfa, d'une mère musulmane et d'un père chrétien qui travaille dans une raffinerie. Mais une nuit, le village où habite la famille est vidé de ses habitants par des hommes de la Palmah, une branche de la milice Haga-

nah. Pour tout le monde, c'est un premier exode pour le camp d'Aqabat-Jabr, puis pour celui de Jabaliya. Après un bref séjour en Egypte, Nabil revient à Gaza, connaît les guerres de représailles sans fin et la prison pour vingt ans. « *Cette terre est une litanie de représailles, de haine empilée, de tristesse, recouverte de tristesse* », dit Nabil à son interlocuteur.

Ce récit n'est pas un roman historique mais une sorte de fable humaniste et une ode au pouvoir des livres et des mots. Chaque chapitre fait allusion à un épisode de la vie de Nabil et à une œuvre de la littérature palestinienne (avec des extraits de Mahmoud Darwich ou de Mourid al-Barghouti), ou de la littérature classique d'hier et d'aujourd'hui (Shakespeare, Primo Levi, Frantz Fanon...). Avant de mourir tué lors d'un affrontement avec des soldats israéliens, Moussa, le frère de Nabil, avait eu ces mots : « *Lis. Lis jusqu'à en perdre la raison. Mais lis, petit frère. Lis.* » Toute sa vie, le vieux libraire s'est souvenu de ce conseil, et les livres ont permis à son esprit de s'envoler, quand l'oppression et la douleur étaient trop fortes, de dépasser toute envie de vengeance. Rachid Benzine nous rappelle ainsi que dans un monde où les bombes veulent toujours avoir le dernier mot, lire est à la fois la plus radicale des révolutions et la meilleure chance de survie.

(1) Texte initialement mis en lecture au théâtre en 2017.

Françoise Dumont,
présidente d'honneur
de la LDH